

HOMMAGE A RICHARD BOIGEOL ET A SA CELEBRATION DE MARSEILLE.

REFLEXIONS NEES DE LA VISITE DE SON EXPOSITION A LA FONDATION ECUREUIL A MARSEILLE EN JUIN 2011

UNE SARDINE LEGENDAIRE POUR REVISITER MARSEILLE : RICHARD BOIGEOL OU L'ART DU SIGNE ET LA FOLIE DES MYTHES. UNE INVITATION A SAVOURER EN TOUTE COMPLICITÉ

Porter une attention à chacun des thèmes représentés semble servir la volonté de synthétisation de l'exposition dont le nom « Regards » (au pluriel) lui donne toute sa pertinence en ce que ces toiles regroupées selon la volonté de l'artiste lui-même veulent regarder le même objet chaque fois dans une focalisation différente ou simplement en le revisitant. Au-delà d'une apparente rigueur ressortissant à une simple rationalité, les tableaux regroupés par similarité de cible atteignent au comble de ce qu'est la nouvelle figuration : car si nouvelle figuration il y a assurément dans la facture des œuvres, elle s'inscrit aussi dans leur disposition à nos regards qui « lisent » le temps de quelques tableaux la suite d'une histoire commencée. Ainsi cet ensemble de figurations parvient à englober exposition et création, prouesse quasi sémantique que cette fusion du lieu et de ses représentations picturales.

Après avoir inclus l'œuvre dans son cadre il importe de faire une reconnaissance des thèmes qui la motivent et des ponts stylistiques qui en assurent l'homogénéité et permettent au visiteur de repérer toute redondance picturale qui va le rendre complice du créateur. Le portraitiste, observateur de son temps et de son environnement qu'est Richard Boigeol semble dessiner une carte dont l'échelle irait s'élargissant pour couvrir un territoire qui nous est familier, plaçant en exergue le site légendaire et siège de son exposition pour étendre son regard jusqu'aux confins de notre espace culturel. Cette carte a donc pour ancrage géographique Marseille, que cinq toiles nous content, chacune pointant son « regard » sur un de ses emblèmes pour la laisser se fondre dans d'autres points forts de notre culture d'aujourd'hui que sont la tauromachie, la mode, le jazz et le rock : si cette lecture se concentre sur Marseille que l'artiste célèbre, musique et autres intérêts culturels marquants de notre aujourd'hui viennent s'associer dans une continuité artistique perdurant dans la technique picturale de l'artiste.

Cette même sardine¹ qui boucha le port de Marseille nous ouvre les portes de l'exposition, ce Nautilus à la Jules Verne revu regard coquin venu se fourvoyer dans le célèbre port dégage à lui seul l'humour de son auteur et donne ainsi le ton de ces « regards » qu'il nous annonce. La sardine dans sa boîte tient presque autant de place que la ville de Marseille suggérée en arrière plan, sa taille ne faisant que sous entendre l'encore plus immense taille de la ville elle-même et le visiteur de recevoir ces signes comme autant de corollaires à la mythique verve démesurée du marseillais. L'étonnant dans ce tableau ce sont les flots et le ciel, ces éléments non-acteurs semblent participer à l'événement dans une sorte de complicité tout autant que de sérénité, voire de jubilation : le ciel bleu n'est inquiété que par quelques trainées de nuages, la mer paresse sous le rictus régulier de ses vagues, l'artiste s'en mêle qui leur adjoint voitures et promeneurs qui **vont**, comme si de rien n'était, ou plutôt si, tout comme les éléments ils se fondent en eux, imperturbables face à l'événement qui pour eux n'en est pas un. Un univers de signes donc que nous renvoie ce tableau que complète la palette de coloris : du bleu, du jaune pâle et presque ocre, du rosé et un cadre noir pour en dessiner la frontière, l'inscrire dans une situation ou peut être l'empêcher de déborder, qui sait ? Marseille ainsi campée dans son mythe de l'extravagance mais aussi de la douceur de vivre va continuer de se raconter dans *La Mode Marseille*² : mêmes tons pastel, même arrière plan dominé par l'esquisse de la célèbre église.

¹Richard Boigeol, *La sardine qui a bouché le port de Marseille*, huile sur toile, 2007

²Richard Boigeol, *La Mode Marseille*, huile sur toile, 2004

Quatre signes suffisent pour représenter la ville, la symbolisant tout en l'enfermant sur elle-même : le port, la ville étagée sur ses collines et ses immeubles, le célèbre monument, le trop plein des symboles la conduirait droit au musée si la vie n'était pas brandie sous la forme d'un étendard annonçant LA MODE MARSEILLE et non pas à ou de Marseille, toute la différence est là, la préposition est élidée, l'appartenance va de soi et l'artiste complice nous le rappelle en l'inscrivant en gros, désespéré qu'il est de sauver la ville. De mode tout comme de sardine il n'y a point : la jeune femme en mini jupe du premier plan semble fuir derrière un ciseau débridé, niant toute appartenance au tableau, il nous reste donc à porter notre regard sur une Mode d'un autre type, cette étendue bleutée qui a pris l'allure d'une étoffe, légère et colorée dans laquelle se prélassent des baigneurs suggérés par des esquisses rosées ondulant au gré des vagues. Pour autant *La Mode Marseille* serait trop aisément bouclée à nos regards s'il n'y avait cette interpellation douteuse sur le bord de la toile « couper ici », invite intrigante impliquant soudainement le visiteur qui doit résister à la tentation de passer à l'acte : l'œuvre n'est pas interactive, nul ne saura ce qui se cache sous cette espace restée vacant. La toile a aussi son silence.

L'insolite et cosmopolite Marseille rassemble ces épithètes dans le lieu le plus propice à cette évidence : le bus. *Canebière*³ est une sorte de photo de groupe sur laquelle règne une apparente indifférence des individus saisis sur la toile du peintre/photographe. Si le ciel s'accroche à sa couleur les passagers s'accrochent, au littéral comme au figuré, pour atteindre un ailleurs en commun tout en s'accrochant à leurs dissemblances. C'est le coloriste-portraitiste qui s'exprime ici sur son terrain favori qu'est la reproduction des faciès aux traits qu'il rend caractéristiques par leur exagération et démesure : ovale des cranes africains, visages angulaires asiatiques, nez proéminent de l'africain du nord à la tête serré dans son calot ; mais aussi des expressions contenues dans ces visages que les traits exagérés soulignent : les yeux trahissent l'inquiétude de la « vieille dame au chat » coincée dans cette foule, l'allure altièrre de l'encombrante femme noire, l'insipide homme d'affaires cravaté, la provocante femme fardée aux seins nus qui fait pendant au chinois perdu dans ses méditations. L'humour contenu dans cette « babelisation », bus oblige, est mis en conflit par l'opposition qui se dégage de l'ostentation que connote la volonté d'appartenance et de la concentration-inquiétude contenu dans les regards des passagers. Cette capacité à traduire les regards est une particularité boigeolienne, *Jazz Quartet*, *Le Toréador*, *Saxophoniste*, *Monsieur Darty*...sont autant de toiles, présentes à l'exposition, qui nous démontrent la capacité du peintre à laisser transparaître les sentiments de ses personnages ; de l'adéquation du pinceau et de la couleur jaillissent la peur, l'agressivité, la timidité, la grâce, la concentration, la séduction...et du même coup naît l'humanité.

Assis à l'arrière du *Taxi Marseillais*⁴ avec son « fidèle Milou » Tintin découvre Marseille clamant d'une bulle le truisme avec conviction. Le peintre a renoncé à représenter la totalité du taxi, car ce qui importe dans cet instantané c'est à la fois le chauffeur, le regard de Tintin...et le regard du visiteur devant cette scène. Etonnement sur le visage de Tintin, regard scrutateur de Milou : le visiteur ne saura jamais ce qu'ils regardent à part « Marseille ». Par contre ce que le visiteur voit en superposition à la présence humoristique du célèbre détective de la bande dessinée, c'est le chauffeur, qui a lui seul EST Marseille : tatouage, bagues, collier, montre, casquette, muscles, bronzage et désinvolture affichée dans l'attitude et la rondeur sont autant de marques d'appartenance à Marseille que tous les monuments réunis de la célèbre ville. Tintin installé dans son taxi sans âge, tout comme lui, semble « débarquer » dans un Marseille dont le mythe a été supplanté par un autre qu'il est en train de côtoyer en toute ignorance, à moins que son regard ne change de direction! Intrusion de la fiction dans la fiction, décalage temporel, l'artiste jongle avec nos mythes culturels et sociaux dans une association invraisemblable des signes, choisis pour surprendre, s'entrechoquer et faire sourire, après tout Tintin représente l'intemporel, il fait parti d'un patrimoine culturel reconnu. Et pourtant le plaisir se saisit tout entier dans la concision d'une expression picturale, la toile est le contenant magique d'une surprenante mystification.

3Richard Boigeol, *Canebière*, huile sur toile, 2003

4Richard Boigeol, *Taxi Marseillais*, huile sur toile, 2005

Ce « taxi » trône au centre de l'exposition il donnerait presque l'impression que Tintin assure la visite guidée de Marseille et, partant de cette réflexion, c'est une révélation sur le caractère vivant des diverses représentations de cette ville mais aussi et surtout de sa vitalité. Le choix des coloris « chaud » confère à Marseille son appartenance au sud de la France, elle-même déclinant une liste de connotations: farniente, soleil, plaisir, douceur... ; l'anecdote de la sardine assure la pérennité de la légende et de ses seuls dépositaires, les marseillais et leur usage incontrôlable du superlatif. Le bus est, quant à lui, la représentation contemporaine et cosmopolite de la ville, Marseille aujourd'hui, ville des mélanges de couleurs donc de races et de cultures et si l'on s'en tient à cette mise en scène, malgré l'humour que veut y mettre le peintre, c'est le désir d'indépendance et d'identité des personnages qui prédomine dans leur visage : ils sont Marseille aujourd'hui, l'Histoire en devenir résiste à l'assaut du mythe...pas au pinceau de l'artiste comme le démontre *Footballeur* qui vient clore cette série marseillaise.

En bonne place parmi les toiles qui la célèbrent, et se démarquant par sa palette de couleurs : une déclinaison à majorité de bleu, de blanc, de gris et une touche de noir, attire le regard et l'attention. Le regard a tôt fait d'identifier la scène et il n'est nul besoin d'être initié pour comprendre que le joueur de football à lui seul symbolise la célébrisissime équipe. *Footballeur*⁵ cède le titre à son sujet, le joueur, pour assurer son clin d'œil non à l'équipe mais par son biais à un « trait », qui se trouve ici révélé et frôle, humour s'entend, la puissance de l'allégorie : l'Innocence (Dé)masquée. L'artiste délaisse les prouesses sportives pour les vertus bafouées que dénonce l'autre importante figure de cette composition qu'est l'arbitrage, le pire, celui du public. L'index droit, démesurément grand et quasi bibliquement, dénonce le joueur tandis que le bras gauche pointe de sa main un carré blanc-ficelle sur le lieu de l'offense. Pirouette picturale et remise en question de la virginale blancheur du « footballeur », asexué qu'il était dans sa tenue monobloc et dont le regard, fuyant le regard pointé sur lui de cet arbitre, semble chercher dans la foule représentée par une *supporter* sexy une approbation pour son geste avec qui il partagera le carré de la faute. Au Paradis de l'OM pas question de se démarquer et de céder à la tentation de la séduction, seul le Ballon doit concentrer l'attention. Exposé au centre du tableau, dans le sanctuaire (autre carré) que forment le bras de l'arbitre et la jambe du footballeur, il est symbole suprême, déifié, chef d'une confession respectée de ses adorateurs : il est le Tout, le centre de tous les regards. C'est véritablement à une représentation inspirée de la morale biblique que nous assistons, le stade devient un Eden dont on peut se faire chasser et l'artiste d'en user pour y transposer cette compromission...marseillaise ? La mise à distance qu'est l'humour sert d'abri à une moralisation hâtive, l'infraction n'est après tout que faiblesse humaine autre matière à rire dont l'œuvre se délecte.

Richard Boigeol aime à saisir, d'une certaine façon, l'essentiel dans ses représentations, le regard sur cette dernière toile le démontre, cet essentiel loin d'être exhaustif ou superficiel rassemble et laisse émerger un univers de sens incluant histoire, mémoire, vécu, connaissances, qui vont interpeller le visiteur et l'engager dans une démarche, celle de poser son regard sur l'aboutissement de cet essentiel qui a fait l'œuvre d'art.

Claude Vilars

⁵*Footballeur*, Richard Boigeol, huile sur toile, 2003